

Pour Samuel Pereg

Isabelle Lasvergnas

Volume 27, numéro 1, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055610ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055610ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lasvergnas, I. (2018). Pour Samuel Pereg. *Filigrane*, 27(1), 131–134.
<https://doi.org/10.7202/1055610ar>



Pour Samuel Pereg

Isabelle Lasvergnas

Lorsque l'on m'a demandé de dire quelques mots à la mémoire de Samuel, une série d'images me sont revenues. Elles disent ce qui caractérisait pour moi la présence sensible de Samuel à ses collègues, à ses amis, à tous ceux qui lui étaient les plus chers, et – sans nul doute – à ses patients. Une qualité de présence qui lui était très personnelle.

Ces images se conjuguent, elles se superposent, elles sont un peu pour moi la signature vivante de Samuel. Elles sont un sourire lumineux. Il y avait toujours, ou presque toujours, le sourire chez Samuel. Ces images sont la clarté d'un regard dont l'ironie légère n'effaçait pas la bienveillance et la tendresse.

J'ai rencontré Samuel pour la première fois à l'occasion de la fondation du Groupe d'études psychanalytiques interdisciplinaires (GÉPI) ; c'était en 1988.

J'étais à ce moment-là encore une jeune professeure au Département de sociologie à l'UQAM, et en cours de formation à l'Institut psychanalytique de Montréal. J'étais sans aucun doute l'une des plus jeunes cliniciennes dans ce groupe de travail interdisciplinaire naissant, conçu à l'initiative de collègues en psychologie tous très expérimentés.

En me remémorant la liste des membres fondateurs, je revois de manière vive le rôle particulier de Samuel dans notre petit groupe, et la dynamique ludique qu'il y imprimait. Contrairement à certains psychanalystes que j'avais pu rencontrer, il ne parlait pas du lieu d'un savoir ineffable dont il aurait été un détenteur *ex cathedra*. Il se comportait plutôt comme un camarade de jeu, un complice à la fois espiègle et très sérieux, dans le projet qui nous réunissait et qui consistait à donner une plus large voix à la psychanalyse dans les murs de l'université – ce que, à la force du poignet, et avec beaucoup de plaisir partagé et d'éclats de rire, nous avons d'ailleurs réussi à faire pendant plusieurs années dans une aventure collective pleine de vitalité.

Je n'ai jamais eu l'occasion de travailler cliniquement avec Samuel, ce que je regrette beaucoup. Néanmoins, chaque fois que nous nous sommes rencontrés – et à chaque rencontre cela devenait plus évident pour moi – j'ai ressenti l'âme de sa présence.

Au sujet de sa contribution psychanalytique « savante », je ne surprendrai personne en disant qu'elle n'était pas celle d'un homme d'institution. Samuel en fuyait toutes les formes, à commencer par l'institution universitaire et les sociétés officielles de psychanalyse. Il se méfiait viscéralement des risques de conformisme de la pensée que les institutions engendrent, de leurs effets d'école et de clan, pour ne pas dire de troupeau, et leurs théâtres des apparences.

Se gardant loin de ces écueils, Samuel préférait réfléchir en solitaire ou avec quelques interlocuteurs proches. Il choisissait les auteurs qui l'inspiraient et le nourrissaient, mais il ne s'affiliait pas. Il n'était le disciple de personne, le fidèle d'aucune chapelle. Il était aux antipodes de la figure du *scholar*.

Je me souviens de sa décision de quitter l'UQAM sans grande hésitation m'a-t-il semblé à l'époque, alors que nous en étions tous très attristés au GÉPI. Devant la perspective déjà en route à l'époque d'un programme de « psychologie scientifique avec données probantes » ne laissant dans la formation des étudiants qu'une part réduite à l'étude de la découverte freudienne et des théories subséquentes, et devant les mesures de la productivité des professeurs établies selon le nombre de publications – parfois sans considération de leur pertinence véritable – et selon le montant des subventions de recherche obtenues, il a estimé qu'il n'avait pas sa place dans ce contexte qui deviendrait étouffant pour lui. Et il est parti.

De son point de vue, ces nouvelles exigences n'étaient que le reflet d'une idéologie scientiste et positiviste à laquelle il n'adhérait pas. Il jugeait cette conception d'un savoir « scientifique » parfaitement illusoire dans le champ de la psychologie psychanalytique, et antinomique de surcroît avec une formation clinique à l'écoute des processus inconscients, la seule chose qu'il lui importait de transmettre dans son engagement universitaire. Antinomique également avec l'apprentissage du futur clinicien à se laisser saisir par des éprouvés contre-transférentiels ou par la fulgurance d'une figuration associative. Antinomique enfin avec le plaisir pour Samuel de vivre et de penser.

Il était manifeste qu'il ne se soumettrait pas à ces nouvelles prescriptions d'une dite « qualité académique ». Il y voyait non seulement un danger pour la créativité subjective, qui constituait un objectif existentiel primordial à ses yeux, mais aussi une contradiction avec le savoir qu'il avait personnellement reçu de sa propre analyse et de sa pratique avec ses patients. Samuel revendiquait le droit fondamental à penser sa pratique clinique de manière

imaginative et sensible, à rêver, à jouer, à se laisser emporter par l'écoute de la musique et par les pensées flottantes, à flâner. Sa conviction à cet égard relevait d'une position éthique issue d'une expérience profonde.

Samuel était un non-conformiste et un rebelle au meilleur sens du terme. Être libre impliquait pour lui de rester à la marge et de refuser toute forme d'appartenance normative et tout assujettissement, fût-il psychanalytique lorsqu'à son tour la psychanalyse devient idéologie.

Être libre pour lui, c'était choisir ses relations électives et privées. Et dans une mixité imprégnée de l'expérience de l'exil forcé de sa tragédie d'enfance, et de sa double identité – sa judaïté et son identité de psychanalyste –, c'était choisir une relative dé-territorialité aussi bien institutionnelle que mondaine.

Je me souviens des propos qu'il avait tenus dans un colloque du GÉPI sur le thème de « l'intime et l'étranger ». Il avait mis l'accent sur la position particulière de l'étranger dans le groupe ou dans la Cité, sa précarité sans doute à certains égards, mais aussi sa richesse et sa potentialité de sauvegarde d'un regard autre. Plus radicalement encore, revenant du point de vue de l'inconscient et de celui du psychanalyste sur l'horreur du nazisme et d'Auschwitz, Samuel avait insisté sur la portée de méditation infinie de cette catastrophe historique. Il avait rappelé que ce que le qualificatif de « l'étranger » à la fois désigne et rejette, touche au plus près, une part du Moi clivée et déniée par le sujet.

Il rappelait d'ailleurs qu'on trouvait dans le roman familial d'Hitler une racine exemplaire de la paranoïa exterminatrice et de la haine d'une part constitutive de soi que le dictateur délirant et son régime politique meurtrier avaient projetées sur la figure du « Juif », et du peuple juif dans son entier, leur conférant la place de « *l'impur* dans le corps du peuple germanique » et de la « race aryenne ».

Plus j'ai connu Samuel, plus j'ai pu mesurer sa tolérance à l'égard des êtres et de leurs errances. S'il pouvait parfois exprimer critiques et intolérances, c'était toujours à l'endroit de certaines dérives narcissiques démesurées ou de l'emprise sur les mentalités et sur les personnes qu'entraînent les positions idéologiques fermées, dès lors qu'elles empruntent les chemins de la conviction « religieuse », hyper-sionisme y compris.

Plus j'ai connu Samuel, plus j'ai pu mesurer son accueil à la souffrance d'autrui, à commencer par celle de ses patients. J'ai personnellement eu l'occasion d'expérimenter dans l'amitié la délicatesse de cet accueil et de cette écoute, à un moment où j'étais moi-même souffrante.

Et plus j'ai moi-même mûri dans mon expérience clinique, plus j'ai pu apprécier son indépendance d'esprit. En matière de liberté d'être, j'aurais eu encore beaucoup à apprendre de lui, et je suis déjà dans la nostalgie de cette présence dont le manque est aujourd'hui irrémédiable.

Samuel a été économe dans le nombre des écrits qu'il nous a laissés. Il était modeste et retenu à l'endroit de ses productions intellectuelles auxquelles, si je ne me trompe pas, il n'attachait pas un très grand prix, et ce, même s'il a gardé par-devers lui beaucoup de notes et de réflexions cliniques que peut-être, espérons-le, nous aurons le bonheur de découvrir un jour.

Pour témoigner de son expérience de psychanalyste et la communiquer, Samuel avait choisi le dialogue et la présence directe dans l'enseignement, les supervisions et la direction de ses étudiants de maîtrise. J'ai entendu plusieurs témoignages sur sa générosité et la fertilité de celle-ci, dans chacune de ces situations. C'est sans oublier, dans les échanges entre collègues à propos d'une construction métapsychologique ou d'un cas clinique, l'acuité de ses intuitions toujours extrêmement singulières et originales et qui, désormais, à la fois nous habiteront et nous manqueront.

Isabelle Lasvergnas
lasvergnas.isabelle@uqam.ca